

THOMAS LAVACHERY

BJORN LE MORPHIR



Le livre

La neige est méchante en cet hiver 1065, elle a décidé de s'en prendre aux hommes. Elle envoie ses légions de flocons géants sur le royaume du Fizzland afin d'engloutir les villages vikings. Son but est de faire mourir les habitants et de s'approprier leurs âmes...

Afin d'échapper à la Démone blanche, le jeune Bjorn et les siens se claquemurent dans la maison familiale. Tous se préparent à soutenir un siège qui risque de durer de long mois.

Lors de cette épreuve terrible, chacun se révèle. Les uns montrent courage et abnégation, les autres sombrent dans l'égoïsme ou la folie.

Bjorn, quant à lui, se métamorphose.

Ce garçon au nez qui coule, timide et craintif, peu doué pour les armes, va brusquement se transformer en un combattant redoutable. Par quel miracle ? Bjorn serait-il un « morphir » ? Lui-même en doute.

« Voici un roman de fantasy de grande qualité !
L'écriture est fluide, simple, le suspense savamment
ménagé de chapitre en chapitre. »

Ricochet

Prix Libbylit du Salon du livre de Namur (2005)

Prix Sorcières (2006)

Prix des Jeunes Dévoreurs de livres (2006)

Prix du festival de Cherbourg (2010)

L'auteur

Voyager, Thomas Lavachery connaît. Son métier de cinéaste et d'ethnologue l'a mené aussi bien au Yunnan, en

Chine, que sur l'île de Pâques, où son grand-père a mené une mission archéologique en 1934.

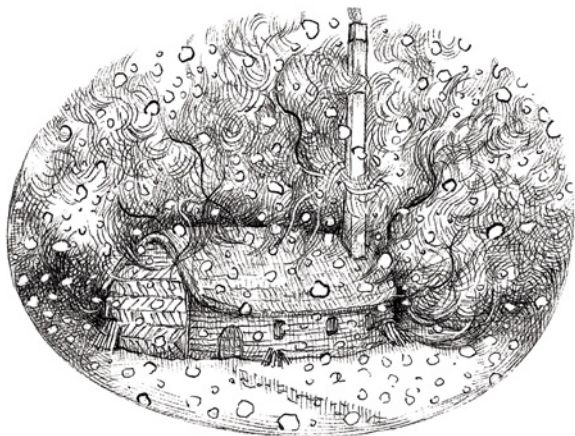
Mais avec *Bjorn le Morphir*, Thomas entraîne ses lecteurs plus loin encore, jusqu'aux frontières de son imagination, au pays des grands froids, des demi-trolls qui zozotent, des loups-garous et des papillons grignoteurs de cadavres...

[Pour aller plus loin avec ce livre.](#)

Thomas Lavachery

Bjorn le Morphir

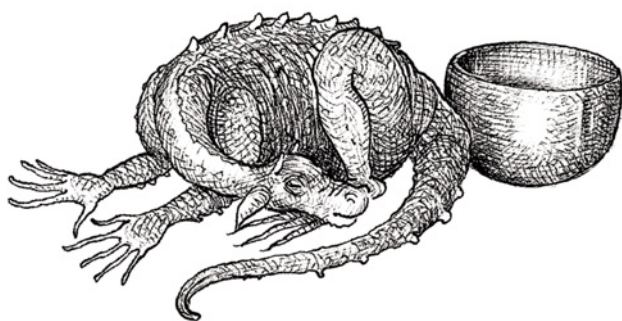
illustrations de l'auteur



Médium poche
l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À mon fils Jean







1

ELLE EST MÉCHANTE

La grande porte claqua derrière Hari le pêcheur ; le vieil homme semblait inquiet. Ce n'était pas son habitude. Un peu plus tard arrivèrent les autres serviteurs de mon père, parmi lesquels le demi-troll Dizir.

Celui-ci referma la porte précipitamment, barrant la route à une armée de flocons furieux, gros comme le poing.

De sa voix zézayante, typique des trolls et demi-trolls, Dizir annonça :

– Z'est le déluze !

Ensuite, de sa démarche d'ours, il vint s'asseoir à côté de moi, son meilleur ami. Car j'aimais beaucoup Dizir, et j'avais depuis longtemps appris à ne plus voir sa laideur ni ses grimaces, à ne plus me soucier de sa puanteur de troll.

Je me nomme Bjorn et, de toute ma vie, je n'oublierai jamais cette journée. Maman se tenait devant la cheminée, ma petite sœur Ingë blottie contre elle, attendant comme nous tous le retour de père. Les sœurs muettes, deux jeunes parentes que ma mère avait recueillies par charité, semblaient terrorisées.

La neige tombait, tombait sans discontinuer. Hari le pêcheur et le demi-troll se levèrent pour aller fermer

les volets ; on activa le feu. Le silence était lourd dans la salle commune.

Mon frère Gunnar, tournant le dos à la porte, peignait tranquillement un guerrier de bois au coin de la cheminée. Je le vis faire un clin d'œil à ma petite sœur Ingë et, l'instant d'après, un sourire rassurant en direction des muettes. J'admirai ce calme de Gunnar.

Une heure passa, silencieuse, et puis une autre. Les yeux de ma mère et ceux de ma petite sœur ne quittaient pas la porte close.

Soudain, les serviteurs se mirent à parler tous ensemble. La vieille Maga, notre cuisinière, évoqua la grande neige de 1015. Dans la vallée voisine, cette neige avait recouvert les villages jusqu'aux toits des maisons ; même la grande église de Yel avait été submergée entièrement.

– Les gens sont restés cloîtrés trois mois, précisa Hari le pêcheur.

– Ze deviendrais fou, déclara le demi-troll Dizir. Zûr et zertain !

– Et moi donc ! fit Maga.

Notre cuisinière fit le signe de croix, aussitôt imitée par ma petite sœur et les muettes. Je regardai ma mère, mais sa main ne bougea pas. Elle avait l'esprit ailleurs.

Notre berger Drunn se tenait à l'écart, appuyé contre un mur. Sa figure anguleuse, aux yeux très écartés, et son corps interminable lui donnaient l'air d'une mante religieuse.

– Et quand la nourriture vint à manquer, les maîtres laissèrent crever les domestiques, dit-il d'une voix lugubre.

Le silence s'abattit de nouveau sur la salle commune. Après un temps qui me parut infini, la porte s'ouvrit enfin. Mon père entra, tout couvert de flocons. Un flot de neige étincelante jaillit dans la maison.

Mon père entreprit de refermer derrière lui, mais il n'y parvint pas. Dizir et Drunn le berger se portèrent donc à son aide.

Les flocons savaient que, s'ils voulaient nous envahir, c'était le bon moment. Après, la porte demeurerait fermée, et la neige n'aurait plus alors que la ressource de briser notre maison sous son poids.

À trois, mon père, Dizir et Drunn avaient presque réussi à chasser l'intruse, mais elle conservait encore un pied dans la maison. Mon frère lâcha sa statuette et son pinceau pour venir pousser aussi ; je l'imitai, bientôt suivi par les femmes et le vieux pêcheur. Finalement, la neige céda.

– Les zanimaux ! s'inquiéta soudain Dizir. Les pauvres vont zeler zur pattes.

Le demi-troll adorait les chevaux et les bêtes en général ; il semblait disposé à affronter la tempête pour aller à leur secours, mais c'était trop tard. Mon père, de mauvaise humeur (il avait dû compter avec l'aide des femmes et des enfants), ordonna qu'on barricade la porte.

– Et occupez-vous aussi des volets, grogna-t-il en s'asseyant.

Le haut siège grinça sous le poids de son corps massif.

Hormis Dizir et Drunn le berger, occupés à renfor-

cer porte et volets, chacun prit sa place autour de la table. Le silence pesait sur l'assemblée, rompu seulement par les coups de marteaux et les sifflements du vent au-dehors. En cet instant, tous les regards étaient tendus vers le maître de la maison.

Pour ceux qui l'ignorent, Érik fils de Sigur, mon père, était un colosse sans peur — et le plus riche seigneur de la province. Il avait participé à de nombreux pillages lors d'expéditions au-delà des mers, d'où sa fortune. Mais qu'est-ce que l'or, au regard de la gloire ? Mon père avait acquis la sienne au cours de la guerre



Un flot de neige jaillit dans la maison.

contre les Vorages. Ces êtres sales, venus des confins du monde, têtes à poux et mangeurs de cadavres, envahirent notre cher Fizzland quinze ans avant ma naissance. Leur roi Gros-Ventre (c'était son nom) poussa Harald I^{er} en bas de son trône pour s'y mettre. Les coutumes barbares des Vorages, leur langage de bêtes, menacèrent d'envahir le pays. Mais Harald et quelques intrépides, dont mon père, chassèrent finalement les envahisseurs.

Le roi tua Gros-Ventre de sa main, le fendant en deux, d'un seul coup de hache. Quant au général vorage, le cruel Long-Cou, c'est mon père qui lui fit son affaire. Il lui trancha la tête, à ce qu'on dit ; un épisode glorieux dont il ne voulait jamais parler devant nous.

Le roi Harald remercia mon père en le couvrant d'or et en lui offrant une épée, Xar la Somptueuse, faite d'un métal secret. Un jour pourtant, Harald et Érik cessèrent de se voir et de s'aimer. C'est que mon père en voulait au roi d'avoir adopté la nouvelle religion venue du Sud, celle des chrétiens.

– Qu'est-ce que ce dieu sans visage ? répétait-il avec humeur. Et son fils Jésus, pauvre garçon sans muscles et sans épée. Est-ce là un guide digne de respect et d'affection ? Non, mille fois non !

Dans ces moments-là, ma mère, fervente chrétienne, gardait le silence. Mais son attitude fière montrait qu'elle restait ferme dans ses convictions. Quant à moi, j'aimais Jésus et respectais son courage pacifique tout en craignant et admirant aussi notre grand dieu à nous : Godinn l'insatiable, tueur d'ogres et dresseur de

dragons. Godinn le joueur de flûte, le poète sans égal, l'ensorceleur de filles...

De tous nos dieux du Nord (nous en avons mille trois cent deux), Godinn était le préféré de mon père. Le mien aussi. Mon frère Gunnar, lui, préférait Thor, à cause de son char volant tout en or.

S'étant acquitté de leur tâche, Dizir et Drunn le berger se joignirent à nous. La place du demi-troll était face à mon père. Cette position n'avait rien à voir avec son rang (Dizir n'avait aucun titre : c'était un enfant trouvé), mais plutôt avec son odeur. Seul en bout de table, comme un pestiféré, il incommodait moins les autres mangeurs. Ce qui n'empêchait pas Drunn, grand comédien, de se boucher les narines dix fois par repas.

Mon père se leva soudain, intimant le silence. Il écoutait au-dehors : il écoutait la neige. Pour ma part, j'entendais seulement des cris assourdis, lointains, que je pensais venir de l'écurie.

– Ça continue, déclara Érik. D'ici trois heures le toit sera recouvert.

– Et la cheminée ? demanda maman.

Notre cheminée, haute de vingt pieds, était construite pour faire face à une telle situation.

– Pour qu'elle soit entièrement ensevelie, il faudrait que la neige tombe toute la nuit, et encore la journée de demain, estima mon père.

– Impossible ! se réjouit Drunn le berger.

– Possible au contraire, glapit la cuisinière Maga. Rappelez-vous Yel !

Mon père se rassit, avala une pinte de bière au miel ; ensuite il nous apprit que tout à l'heure, sur le

chemin du retour, un flocon de la taille d'un roc était tombé sur lui. Et il avait eu toutes les peines du monde à se dégager, lui, le colosse. Selon mon père, ce signe ne trompait pas. La neige était méchante cette année : elle en voulait aux hommes.

– Elle tuera tous ceux qu'elle pourra, annonça Érik.

Il prit une nouvelle rasade de bière et se tut, l'œil sombre. Je voyais nos gens saisis d'angoisse, suspendus aux lèvres du maître. Nous allions devoir rester enfermés plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être. Hari, Drunn, Maga, les sœurs muettes et le demi-troll attendaient qu'Érik les rassurât sur leur sort. Ce qu'il fit bientôt, solennellement, et d'une façon à mon avis admirable. Des années après, je frissonne encore en me rappelant le discours de mon père.

– Mes amis, commença-t-il, la mort est devant la porte. C'est une mort immaculée, couleur de colombe, mais c'est bien la mort ! Nous aurons à soutenir un siège, et nous aurons à nous soutenir les uns les autres. Pendant le temps que nous passerons entre ces murs, la nourriture sera partagée équitablement. À la table d'Érik, le maître mange comme le valet, l'homme comme la femme, le demi-troll comme tout le monde.

Dizir eut un sourire reconnaissant, et une larme coula sur sa joue pustuleuse.

– Et la situation actuelle n'y changera rien, conclut mon père. J'ai dit !

Le soulagement fut général ; je vis maman considérer son époux avec admiration. Ma sœur Ingë aussi était fière ; ses yeux mauves (ma sœur a véritablement les yeux de cette couleur) brillaient d'amour pour notre père.

Le soir, la neige avait cessé de tomber. Je jouais aux échecs avec ma petite sœur. Le feu dansait dans l'âtre, faisant écho à l'insouciance de Ingë. Car la première frayeur passée, la situation l'excitait plutôt. Notre prison lui semblait dorée : on allait jouer aux devinettes, chanter ensemble, le vieux Hari raconterait des histoires... Moi, je n'étais pas comme elle, non. J'avais peur.

Je remarquai Drunn et Maga assis à l'écart ; ils ne prenaient pas garde à nous, les enfants. Et j'entendis distinctement la voix nasillarde du berger.

– Aujourd'hui les belles paroles, mais demain ? maugréait-il. Quand les réserves s'épuiseront, tu verras, on nous laissera crever.

– Tu as raison, pour sûr, chuchota la vieille.

– Espérons que la neige abandonne bientôt la partie.

– Pour ça, n'y compte pas !

Je n'avais jamais apprécié Drunn. Maga, en revanche, je l'aimais bien. Mais, à dater de cet instant, mon amitié pour elle disparut, et sa cuisine ne me sembla plus jamais aussi bonne.



Le dieu Godinn.



2

ELLE PASSE À L'ATTAQUE

Nous prenions deux repas par jour, au lieu de quatre, et des rations réduites. Ce fut dur au début, mais l'on s'habitue vite. Mon père avait calculé qu'à ce régime nous pourrions tenir cinq mois. Or aucune neige, si méchante et tenace soit-elle, ne dure aussi longtemps dans nos vallées.

La neige pourrait bien sûr essayer la force. En resserrant chaque jour son étreinte, elle finirait peut-être par briser nos murs et nous croquer tout vifs dans sa mâchoire glacée. Ma mère redoutait cette mort rapide plus que l'autre.



Bjorn et sa mère.

– Je préfère mourir de faim que frigorifiée, soupirait-elle.

Mon père la rassurait. Notre maison, construite par le grand-père Sigur, excellent charpentier, avait été maintes fois renforcée, cela dans toutes ses parties. L'été dernier, mon père et le demi-troll Dizir avaient ajouté des piliers et des poutres un peu partout et, chance incroyable, ils avaient doublé les murs extérieurs.

– C'est à croire que je sentais venir les choses, concluait Érik fièrement.

Chaque fois que, la nuit ou le jour, notre maison grinçait comme un bateau pris dans les glaces, je me répétais les paroles de mon père. Et je me sentais aussitôt un peu plus confiant.

La vie s'organisait. Hari le pêcheur sculptait des guerriers de bois pour compléter l'équipage d'un drakkar réduit qu'il destinait à mon père. Dizir partageait son temps entre l'inspection minutieuse de nos murs et la peinture des bonshommes de Hari, une tâche à laquelle Gunnar et moi donnions aussi la main.

Maman avait sorti quarante peaux de renards achetées au fil des ans dans le but de faire un manteau de fête pour mon père. Elle n'avait jamais eu le temps de s'atteler à ce travail ; l'occasion lui était maintenant offerte. Aidée des sœurs muettes et de Ingë, elle se mit à coudre sans relâche, avec frénésie.

Mon père, quant à lui, écrivait ses mémoires. Il voulait prendre un peu d'avance, une dizaine de chapitres, avant de nous en faire la lecture. Nous allions enfin tout savoir de la vie glorieuse d'Érik fils de Sigur !

En attendant, les contes de Hari animaient nos



soirées. C'étaient des histoires de belles dames et de preux seigneurs, de magiciens, de dragons doux, d'elfes et de gnomes, d'ours chanteurs et de baleines terrestres... L'amour occupait une grande place dans les récits du vieux pêcheur, et la guerre, une petite. Cela ne me gênait pas, contrairement à Gunnar.

– Hari m'ennuie avec ses histoires de bonnes femmes, grognait mon frère.

On comprend qu'il attendait les souvenirs de notre père avec une furieuse impatience.

Nous entendions toutes sortes de bruits venant du dehors : grondements, craquements, crissements lugubres... Nos gens s'inquiétaient ; surtout Maga, qui parlait toute seule et sursautait pour un rien.

Afin de distraire la compagnie, mon père décida d'avancer le moment de sa première lecture.

– Je n'ai que cinq chapitres, mais c'est bien suffisant, annonça-t-il. D'ailleurs j'avance vite, ma plume court sur le parchemin. Mes enfants, je caracole !

Mon père lut trois heures entières, dans un silence respectueux. Quand il eut fini, tard dans la nuit, maman et le demi-troll Dizir applaudirent ; nous suivîmes leur exemple. Mais le cœur n'y était pas. Parlons franc : nous étions terriblement déçus.

Gunnar contemplait le sol en silence ; je pense qu'il retenait des larmes. Pour ma part, j'étais stupéfait. Je ne comprenais pas comment la vie de mon père pouvait me paraître soudain aussi ennuyeuse.

J'avais honte, j'aurais voulu m'excuser à genoux devant le grand Érik.

Plus tard, dans mon lit, une idée me vint : et si papa manquait de talent pour raconter ? Il me suffit alors d'imaginer la guerre contre les Vorages contée par Hari le pêcheur pour me persuader que le problème était là, tout simplement.

Mon frère Gunnar se morfondait. Plus qu'aucun d'entre nous, il aimait la vie au grand air, les courses à cheval, la pêche au harpon ; il vivait pour nager, chasser, se battre. Peindre des bonshommes en bois,

il le faisait bien une heure, deux parfois, mais ensuite il devait filer au-dehors dépenser son trop-plein d'énergie, tel un jeune chien.

Comprenant son état, ma mère fit dégager un espace au fond de notre salle commune, afin que Gunnar pût se dégourdir bras et jambes. Admiratifs, nous le voyions virevolter, marcher sur les mains... Mais ces exercices ne le contentaient pas. Il voulait autre chose, et je savais bien quoi : combattre.

Je le surprénais souvent faisant les yeux doux à son épée, suspendue au mur, sous Xar la Somptueuse, l'arme de notre père. Mal-



Gunnar.

heureusement pour mon bouillant aîné, nos lois interdisent les combats à l'intérieur du foyer. Je le précise pour l'étranger qui lirait un jour ces pages en ignorant nos coutumes vikings.

Je plaignais Gunnar, pensant que la cause était entendue. Un matin cependant (la neige nous tenait prisonniers depuis un mois), mon père se livra à un rituel magique. Avec l'index de la main gauche, et tout en prononçant des paroles en langue ancienne, il traça une frontière invisible entre l'espace de Gunnar et le reste de la salle. Ainsi, le terrain de mon frère fut déclaré étranger à la maison. Il n'était plus à l'intérieur, mais à l'extérieur de notre foyer, désormais. Ô merveilleuse magie !

Gunnar exultait. Quant à moi, je reçus de mon père une jolie épée dont le manche en os de baleine, sculpté par Hari le pêcheur, représentait un guerrier en armure. Ce cadeau ne me fit pas plaisir, non. Car je savais que j'aurais bientôt à affronter mon grand frère devant tout le monde.

Le lendemain du jour où je reçus mon épée (je l'avais baptisée Mordeuse), un événement eut lieu. Dizir venait de faire sa ronde. Après avoir inspecté en détail l'état de nos murs, le demi-troll se coucha sur un banc, le jour n'étant pas levé. Nous dormions tous dans les chambres, excepté Drunn le berger, qui souffrait d'insomnie. Il marchait de long en large dans la salle commune, pestant sans doute contre la neige, quand un craquement retentit.

Aux dires de Dizir, un boulet blanc, sorti du mur, fusa sur Drunn, le projetant au sol. Mon père s'éveilla

alors et accourut ; avec l'aide du demi-troll, il plaça la grande table devant la brèche afin de bloquer la neige. Comment celle-ci avait pu traverser l'épaisseur de notre mur double ? Mystère.

– Elle passe à l'attaque, dit seulement mon père.

À partir de ce jour, notre table resta debout, fixée au mur, en guise de rempart. Et nous dûmes manger sur nos genoux ou par terre, comme des vagabonds.

Drunn le berger hurla de douleur pendant des heures : la neige l'avait brûlé horriblement au visage. La fièvre le saisit, et sans les soins de maman il serait mort, je pense. Quand enfin il fut remis, il s'en prit à Dizir, l'accusant de négligence et même pis.

– Tu l'as fait exprès ! lança-t-il.

– Faux ! Archifaux ! protesta le demi-troll, une larme d'indignation perlant sur sa paupière.

Se tournant vers mon père, Drunn ajouta :

– Si cela se trouve, il a lui-même troué la paroi pour laisser entrer la neige, sa complice. Avec les trolls tout est possible !

Érik prit un air sévère et le berger se tut aussitôt. Heureusement, car je crus bien que Dizir allait se jeter sur lui pour lui arracher la tête.



Je l'avais baptisée Mordeuse.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Bjorn aux enfers, tome I : Le prince oublié
Bjorn aux enfers, tome II : La mort du loup
Bjorn aux enfers, tome III : Au cœur du Tānarbrok
Bjorn aux enfers, tome IV : La Reine bleue
Bjorn aux armées, tome I : Le jarlal
Bjorn aux armées, tome II : Les mille bannières
Bjorn aux armées, tome III : La reconquête

Ramulf (grand format)

C'est l'aventure ! (recueil de nouvelles collectif)

© 2005, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : août 2005

ISBN 978-2-211-21319-6

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr